

ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS

SÉRIE L

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 3

Ce sujet comporte 6 pages numérotées de 1/6 à 6/6.

L'usage des calculatrices est interdit.

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet correspondant à sa série.

Objet d'étude : le biographique

Le sujet comprend :

Texte A : Jean-Jacques ROUSSEAU (1712-1778), *Confessions*, 1782

Texte B : François-René de CHATEAUBRIAND (1768-1848), *Mémoires d'outre-tombe*, 1848

Texte C : Georges PEREC (1936-1975), *W ou le souvenir d'enfance*, 1975

Texte D : Annie ERNAUX (née en 1940), *La Place*, 1983

Texte A - Jean-Jacques ROUSSEAU (1712-1778), *Confessions*, Livre I, 1782

Au début des Confessions, œuvre publiée à titre posthume, J.J. Rousseau évoque les circonstances de sa naissance.

Mon père, après la naissance de mon frère unique, partit pour Constantinople, où il était appelé, et devint horloger du sérail¹. Durant son absence, la beauté de ma mère, son esprit, ses talents, lui attirèrent des hommages. M. de la Closure, résident de France, fut des plus empressés à lui en offrir. Il fallait que sa passion fût vive, puisqu'au bout de trente ans je l'ai vu
5 s'attendrir en parlant d'elle. Ma mère avait plus que de la vertu pour s'en défendre, elle aimait tendrement son mari ; elle le pressa de revenir : il quitta tout et revint. Je fus le triste fruit de ce retour. Dix mois après, je naquis infirme et malade ; je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs.

Je n'ai jamais su comment mon père supporta cette perte, mais je sais qu'il ne s'en consola
10 jamais. Il croyait la revoir en moi, sans pouvoir oublier que je la lui avais ôtée ; jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs, à ses convulsives étreintes, qu'un regret amer se mêlait à ses caresses : elles n'en étaient que plus tendres. Quand il me disait : « Jean-Jacques, parlons de ta mère », je lui disais : « Hé bien ! mon père, nous allons donc pleurer », et ce mot seul lui tirait déjà des larmes. « Ah ! disait-il en gémissant, rends-la-moi, console-moi d'elle,
15 remplis le vide qu'elle a laissé dans mon âme. T'aimerais-je ainsi si tu n'étais que mon fils ? » Quarante ans après l'avoir perdue, il est mort dans les bras d'une seconde femme, mais le nom de la première à la bouche, et son image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours.

¹ *sérail* : palais de l'ancien Empire turc.

Texte B - François-René de CHATEAUBRIAND (1768-1848), *Mémoires d'outre-tombe*, 1848

Descendant d'une famille d'aristocrates bretons, François-René de Chateaubriand évoque sa jeunesse au château familial de Combourg.

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour de siamoise flambée¹ ; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile ; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade, qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine² blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant, il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres : puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi, nous échangeions quelques mots à voix basse, quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait, en passant : « De quoi parliez-vous ? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château : mon père s'arrêtait ; le même ressort, qui avait soulevé le marteau de l'horloge, semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entrait un moment dans la petite tour de l'ouest, puis revenait, son flambeau à la main, et s'avancait vers sa chambre à coucher, dépendante de la petite tour de l'est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage ; nous l'embrassions, en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

¹ *Siamoise flambée* : étoffe soyeuse.

² *Ratine* : tissu de laine épais.

Texte C - Georges PEREC (1936-1982), *W ou Le souvenir d'enfance*, Éditions Denoël (1975)

Dans ce passage, Perec évoque le jour où il est allé « sur ce que l'on peut appeler la tombe de [s]on père. C'était un premier novembre. Il y avait de la boue partout. »

C'était en 1955 ou en 1956. Ce pèlerinage a duré une journée entière. J'ai passé tout l'après-midi dans un snack-bar désert à attendre le train qui me ramènerait à Paris. Ma visite au cimetière a été très brève. Je n'ai pas eu à chercher longtemps parmi les deux ou trois centaines de croix du cimetière militaire (simple carré dans un des coins du cimetière de la ville). La
5 découverte de la tombe de mon père, des mots PEREC ICEK JUDKO suivis d'un numéro matricule, inscrits au pochoir sur la croix de bois, encore tout à fait lisibles, m'a causé une sensation difficile à décrire : l'impression la plus tenace était celle d'une scène que j'étais en train de
10 jouer, de me jouer : quinze ans plus tard, le fils vient se recueillir sur la tombe de son père ; mais il y avait, sous le jeu, d'autres choses : l'étonnement de voir mon nom sur une tombe (car l'une des particularités de mon nom a longtemps été d'être unique : dans ma famille personne
15 d'autre ne s'appelait Perec), le sentiment ennuyeux d'accomplir quelque chose qu'il m'avait toujours fallu accomplir, qu'il m'aurait été impossible de ne jamais accomplir, mais dont je ne saurais jamais pourquoi je l'accomplissais, l'envie de dire quelque chose, ou de penser à quelque chose, un balancement confus entre une émotion incoercible¹ à la limite du
20 balbutiement et une indifférence à la limite du délibéré, et, en dessous, quelque chose comme une sérénité secrète liée à l'ancrage dans l'espace, à l'encrage sur la croix, de cette mort qui cessait enfin d'être abstraite (ton père *est* mort, ou, à l'école, quand à la rentrée d'octobre on remplissait les petites fiches pour les professeurs qui ne vous connaissaient pas : profession du père : décédé), comme si la découverte de ce minuscule espace de terre clôturait enfin cette
mort que je n'avais jamais apprise, jamais éprouvée, jamais connue ni reconnue, mais qu'il m'avait fallu, pendant des années et des années, déduire hypocritement des chuchotis apitoyés et des baisers soupirants des dames.

¹ *Incoercible* : qu'on ne peut contenir.

Texte D - Annie ERNAUX (née en 1940), *La Place*, Editions Gallimard, 1983

D'abord garçon de ferme puis ouvrier, le père d'Annie Ernaux parvint à devenir, après la Seconde Guerre mondiale, propriétaire d'un café-alimentation à Yvetot, en Normandie. Dans cet ouvrage, Annie Ernaux évoque la longue quête d'un père qui espère gagner sa « place » au soleil.

Mais il n'était pas *malheureux*. La salle de café toujours tiède, la radio en fond, le défilé des habitués de sept heures du matin à neuf heures du soir, avec les mots d'entrée rituels, comme les réponses. « Bonjour tout le monde – Bonjour tout seul. » Conversations, la pluie, les maladies, les morts, l'embauche¹, la sécheresse. Constatation des choses, chant alterné de
5 l'évidence, avec, pour égayer, les plaisanteries rodées, *c'est le tort chez moi*², à *demain chef*, à *deux pieds*. Cendrier vidé, coup de lavette à la table, de torchon à la chaise.

Entre deux, prendre la place de ma mère à l'épicerie, sans plaisir, préférant la vie du café, ou peut-être ne préférant rien, que le jardinage et la construction de bâtiments à sa guise. Le
10 parfum des troènes³ en fleur à la fin du printemps, les aboiements clairs des chiens en novembre, les trains qu'on entend, signe de froid, oui, sans doute, tout ce qui fait dire au monde qui dirige, domine, écrit dans les journaux, « ces gens-là sont *tout de même* heureux ».

Le dimanche, lavage du corps, un bout de messe, parties de dominos ou promenade en voiture l'après-midi. Lundi, sortir la poubelle, mercredi le voyageur des spiritueux⁴, jeudi, de l'alimentation, etc. L'été, ils fermaient le commerce un jour entier pour aller chez des amis, un
15 employé de chemin de fer, et un autre jour ils se rendaient en pèlerinage à Lisieux. Le matin, visite du Carmel⁵, du diorama⁶, de la basilique, restaurant. L'après-midi, les Buissonnets⁷ et Trouville-Deauville⁸. Il se trempait les pieds, jambes de pantalon relevées, avec ma mère qui remontait un peu ses jupes. Ils ont cessé de le faire parce que ce n'était plus à la mode.

Chaque dimanche, manger quelque chose de bon.

20 La même vie désormais, pour lui. Mais la certitude qu'on *ne peut pas être plus heureux qu'on est*.

¹ *L'embauche* : le travail, l'emploi.

² « *Tort chez moi* » : jeu de mots grivois qui joue sur l'homophonie : « torchez-moi ».

³ *Troènes* : arbustes dont on fait des haies.

⁴ *Le voyageur des spiritueux* est le représentant en alcools et liqueurs qui livre le cafetier.

⁵ *Carmel* : couvent accueillant des religieuses carmélites.

⁶ *Diorama* : le diorama de Lisieux est un parcours composé de personnages en cire qui narre la vie de la jeune Thérèse de Lisieux, future « Sainte Thérèse ».

⁷ *Les Buissonnets* : maison natale de Thérèse de Lisieux.

⁸ *Trouville-Deauville* : villes de la côte normande, très prisées des touristes.

ÉCRITURE

I. Après avoir lu tous les textes du corpus, vous répondrez à la question suivante (4 points) :

En vous appuyant sur des indices précis, vous direz quel regard chaque auteur porte sur son père.

II. Vous traiterez ensuite, au choix l'un des sujets suivants (16 points) :

1. Commentaire :

Vous commenterez l'extrait de *La Place* d'Annie Ernaux (texte D).

2. Dissertation :

Est-ce seulement pour soi que l'on entreprend l'écriture de son autobiographie ?

Vous répondrez à cette question dans un développement organisé, argumenté et illustré d'exemples précis tirés des textes du corpus et de vos lectures personnelles.

3. Écriture d'invention :

Après avoir enquêté pour le journal de votre lycée auprès de libraires et de lecteurs, vous rédigez un article dans lequel vous expliquez les raisons du succès de la biographie et de l'autobiographie auprès du public.

Vous veillerez à illustrer votre développement d'exemples précis, pris dans les textes du corpus et les œuvres que vous avez lues et étudiées.

Attention, vous ne signerez pas cet article.